



# **La mort du traducteur Théorie anti-intentionnaliste de la traduction**

Mehran Zendehboudi

## **► To cite this version:**

Mehran Zendehboudi. La mort du traducteur Théorie anti-intentionnaliste de la traduction. 2016. <hal-01413662>

**HAL Id: hal-01413662**

**<https://hal.science/hal-01413662v1>**

Preprint submitted on 13 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# **La mort du traducteur**

## **Théorie anti-intentionnaliste de la traduction**

**Mehran ZENDEHBOUDI**

Maître de conférences à l'université Ferdowsi de Mashhad (IRAN)

bonjourmehran@gmail.com

### **Résumé**

Dans cette étude qui se veut comme des prolégomènes à une théorie générale de la traduction, nous nous efforçons de proposer la théorie anti-intentionnaliste de la traduction, comme un nouveau regard sur le phénomène traduisant. Force est de constater que dans les limites imparties à cet article, nous ne pouvons qu'esquisser un certain nombre de concepts de cette théorie. Dépassant la thèse intentionnaliste, celle de la « Mort du traducteur » viendra se situer au centre de la théorie anti-intentionnaliste de la traduction. A travers cette théorie, nous montrerons que le lecteur ne souhaite pas pénétrer le monde mental du traducteur. Elle est basée sur ce principe fondamental selon lequel dans la pratique traduisante, quelle que soit l'intention du traducteur, le texte cible fait sens indépendamment d'elle. Nous soulignerons que le sens du texte dépasse largement l'intention de l'auteur et du traducteur et se place dans la trame des mots du texte. Cette théorie considère la fonction du traducteur égale à celle de l'auteur. Nous ne parlerons pas de la « recreation », mais de la « création » pure. Nous montrerons également que la théorie anti-intentionnaliste de la traduction envisage le texte indépendamment de l'auteur et de son monde. L'objectif de la traduction n'est d'atteindre ni l'intention du traducteur ni celle de l'auteur ; il se concentre sur le texte.

Mots clé : Théorie anti-intentionnaliste de la traduction, la mort du traducteur, antiskopos de la traduction, traduction blanche, typologie de la traduction.

Tout traducteur place une partie de sa pensée entre les mots et entre les lignes, de sorte qu'on puisse dire que dans toute traduction se cache une part du traducteur. Mais, une question se pose d'emblée: est-ce qu'en tant que lecteur du texte cible j'ai accès aux idées du traducteur ou je lis un texte qui vit de façon indépendante? Dans sa lecture de la traduction, que cherche le lecteur ? A de rares exceptions près, est-ce qu'avant l'achat (ou l'emprunt) du livre, le lecteur connaît le nom du traducteur ? Puisqu'il ne sait pas qui est le traducteur, comment se fait-il qu'il veuille acheter un livre pour connaître la pensée de quelqu'un qu'il ne connaît point ? Que cherche le lecteur de la traduction dans les rayons des librairies : le nom du traducteur ou le titre de l'ouvrage ? On n'ignore pas que dans un pays comme la France, dans beaucoup de cas, le nom du traducteur ne figure même pas sur la couverture du livre.

Le lecteur ne souhaite pas pénétrer le monde du traducteur. Chacun a sa propre perception et compréhension du monde extérieur et du monde du texte. Le monde du texte cible vit indépendamment du monde du texte source, de la même manière que le monde de pensée du traducteur est indépendant du monde de pensée de l'auteur. Tout effort du lecteur va dans le sens de l'accès au monde du texte cible, indépendamment du monde de pensée du traducteur.

Selon Jean-René Ladmiral (Ladmiral 2014 :200 ;Ladmiral 1995 :53) le traducteur ne traduit pas ce qui est écrit, il traduit ce qu'il pense qu'a pu penser, celui qui a écrit, ce qu'il a écrit, quand il a écrit.

Cette affirmation de Ladmiral, bien qu'elle mette l'accent sur la position cibliste de ce traductologue contemporain, sous-entend que le traducteur a la possibilité d'accéder à l'intention de l'auteur. Dans le processus du traduire, le traducteur est le premier lecteur du texte source et le premier lecteur du texte cible dont il est le créateur. Il n'a affaire qu'au texte et non à ce qu'il pense qu'il est

susceptible que l'auteur y aurait pensé. Croire cela va dans le sens d'oublier que jamais on ne trouvera deux traducteurs ayant la même lecture du texte source et de même on n'aura jamais deux lecteurs ayant la même lecture du texte cible.

Le processus de la compréhension est relatif. Le sens est toujours transitoire. On ne peut prétendre qu'un texte n'a qu'un seul sens. La multiplicité du sens est un principe fondamental de la théorie anti-intentionnaliste de la traduction. Toute la traduction non plus ne se résume pas dans le sens. Ses éléments constitutifs n'apparaissent qu'à partir des lectures et des relectures successives.

La question importante qui se pose est la suivante : si maintenant, en tant que traducteur, j'ai accès à ce que je pense que l'auteur y ait pensé et j'y base ma traduction, que se passe-t-il que dans deux ans que j'ai l'intention de retraduire le même texte, en pensant à la pensée de l'auteur du texte source quelque chose d'autre vienne à ma pensée et que je le retraduisse d'une autre façon ?

Cela veut dire que nous ne sommes pas justement sûrs de la pensée de l'auteur. Et, en ce qui concerne le texte cible, le lecteur n'est pas sûr de pouvoir comprendre l'intention du traducteur. En outre, à partir de quels critères peut-on prétendre que l'intention du traducteur est la même que celle de l'auteur ? Et le traducteur, n'est-il pas un lecteur du texte source ? Est-ce que chaque texte n'exige pas ses propres lectures ? N'y a-t-il pas autant de lectures que de lecteurs ? Et, avec le temps, est-ce que chaque lecteur ne fait pas une lecture différente d'un même texte ? Ce que dit le traducteur n'est pas important, l'important c'est ce que dit le texte. Le texte cible est indépendant de l'être du traducteur. Si l'intention du traducteur est la simple communication entre le lecteur cible et l'auteur, sa tâche est vouée à l'échec, car n'importe quelle intention qu'il ait, le texte parle pour lui-même.

Notre théorie (théorie anti-intentionnaliste de la traduction) est fondée sur ce principe de base selon lequel dans la pratique traduisante, quelle que soit l'intention du traducteur, le texte cible fait sens indépendamment de lui. En d'autres termes, le

but de la traduction dans la pratique traduisante n'a pas de sens. D'autre part, c'est la lecture du lecteur qui constitue le sens du texte cible et non l'intention du traducteur. Le lecteur participe activement à l'acte de compréhension, mais non pas dans le but d'avoir accès à une quelconque intention du traducteur.

Dans la théorie anti-intentionnaliste de la traduction nous avançons la thèse de « la mort du traducteur ».

Jean-René Ladmiral décrit la traduction dans les termes suivants : « Etre et savoir disparaître » (Ladmiral, 1999 :141-164). Selon la théorie anti-intentionnaliste de la traduction l'existence du traducteur dépend du temps. En effet, le traducteur entre dans le processus de la traduction dès qu'il prend la plume à la main et il y reste jusqu'à la publication de sa traduction. Entre ces deux temps le traducteur existe, à partir de ce moment-là, il n'existe plus. Nous appelons ce processus « la mort du traducteur ».

Le lecteur du texte cible, à la lecture d'un livre traduit, ne cherche pas ce que le traducteur veut dire, mais il veut entendre la voix du texte.

Nous sommes d'accord avec la deuxième partie de la formule ladmiralienne (savoir disparaître), mais nous ne partageons pas sa première partie (être). La raison en est qu'il n'existe plus de traducteur après la publication du livre. Non seulement il disparaît, mais il disparaît « totalement ». Il ne reste du traducteur qu'un nom sur la couverture du livre. Rien de plus.

Il est d'usage parfois que les traducteurs écrivent une introduction à leur propre traduction. Il arrive que dans un certain nombre de cas le nombre de pages de ces introductions dépasse les cent pages, sous prétexte qu'ils veulent introduire un nouvel auteur dans leur propre pays. Ce genre de traducteurs oublie que la présentation d'un auteur doit trouver sa place dans un article dans une revue littéraire ou dans un livre indépendant, dans ce cas les lecteurs sauront où trouver ce qu'ils cherchent.

Le refrain de la plupart de ces traductions est que: 1- ce texte est intraduisible pour telle ou telle raison, en voilà la traduction (Ladmiral aussi l'a évoqué) (Ladmiral, 1989 :5-22) ; 2- Tout en essayant de rester fidèle au texte source, nous avons recréé le style de l'auteur aussi ; 3- Il y a un troisième angle et c'est la biographie de l'auteur. Si on supprime ce refrain des introductions des traductions, il n'en reste pratiquement plus rien.

Dans ces introductions, malgré l'effort considérable du traducteur pour exprimer son intention de la traduction de l'œuvre en question, cette confession n'a aucun effet sur la lecture de la traduction de la part du lecteur du texte cible. Le lecteur lit le texte et non l'intention du traducteur. Le lecteur concentre son attention sur la lecture et l'interprétation du texte et non sur les cent pages de la biographie de l'auteur présenté par le traducteur.

Pour éclaircir ces points, il faut dire que parfois les traducteurs écrivent ces introductions pour remplir les pages de leurs livres. Ceci est d'autant plus vrai que dans les traductions des milieux académiques les points accordés pour la promotion professionnelle des chercheurs et des traducteurs sont donnés non pas selon le contenu, mais selon le nombre de pages (le cas de l'Iran).

Un autre cas concernant la présence du traducteur dans la pratique traduisante remonte aux notes du traducteur. Dans les NdT l'intention du traducteur et à la fois celle de l'auteur sont décrites sans ambiguïté. Dans ce cas, il commet deux erreurs : 1- il pense à la place de l'auteur ; 2- il décide à la place du lecteur.

Dans les NdT le traducteur révèle à son lecteur l'intention de l'auteur. Il donne parfois son propre commentaire d'un point qui n'était nullement celui de l'auteur. Il inspire indirectement au lecteur de comprendre de telle ou telle façon.

Par exemple, dans une traduction persane, quand le traducteur se trouve devant le nom de Balzac, il donne en note infrapaginale qu'il est un écrivain du XIX<sup>ème</sup> siècle, qu'il est né à telle date et mort à telle autre date, l'une des grandes

figures de l'école réaliste etc. Un traducteur connu et surtout reconnu en Iran – Zabihollah MANSOURI- dans la traduction d'un roman en référence au mot « Paris », a donné en note de bas de page « capitale de la France » ! (Djamchidi 2003).

« La tâche du lecteur » dans ce cas sera la proposition de la théorie anti-intentionnaliste de la traduction : omettre l'intention du traducteur. Le traducteur ne peut pas jouer le rôle définitif du lecteur du texte cible et prendre des décisions et faire des lectures à sa place. Il n'est qu'une seule fois le lecteur du texte cible. Après, il y a autant de lecteurs que d'interlocuteurs et donc de lectures.

La traduction n'a pas de but, elle a du sens et de la lecture. Le traducteur crée et fait apparaître une œuvre nouvelle. Cette œuvre est indépendante de l'existence du traducteur. L'œuvre cible n'a pas d'intention. Elle fait naître le sens et ce n'est pas la peine de le chercher dans l'esprit du traducteur.

Nous appelons la relation entre le traducteur et le texte source le « premier cycle » et la relation entre le lecteur du texte cible avec le texte cible, « deuxième cycle » de la traduction.

Dans le premier cycle, les traducteurs intentionnalistes (contraire d'anti-intentionnalistes) résument le sens du texte dans l'être de l'auteur et le croient comme une autorité commandante absolue du sens. Ainsi, le traducteur doit savoir que le sens du texte est inséparable de l'auteur. Ce genre de traducteurs pense que le texte ne peut pas prétendre à l'indépendance et n'aura pas de sens sans l'auteur. Le but de la lecture du texte pour les intentionnalistes est de conduire le lecteur vers la pensée du créateur du texte.

Les intentionnalistes envisagent l'auteur comme immortel. Il accompagnera le texte perpétuellement. Si l'on veut observer le processus général de la traduction de leur point de vue, dans la thèse de la « mort de l'auteur » Roland Barthes a parcouru le mauvais chemin. Le traducteur intentionnaliste est à la recherche de ce

que l'auteur a placé dans le texte et le communiquer au lecteur cible. Pour ce groupe de traducteurs, le seul critère valable de la lecture du texte est la pensée de l'auteur.

Dans le deuxième cycle également, selon les intentionnalistes, le lecteur cible doit découvrir la pensée du traducteur.

Nous appelons le non-dit, le silence du texte et les connotations, la « traduction blanche ». Les traducteurs anti-intentionnalistes doivent être à la recherche de cette traduction blanche.

Les traducteurs intentionnalistes mettent l'accent sur les aspects contextuels et extratextuels du texte source et croient que pour comprendre l'intention de l'auteur, il faut connaître la biographie, les situations historique, sociale, littéraire et les autres œuvres de l'auteur. Pour comprendre l'intention de l'auteur, ils trouvent le contexte et le paratexte déterminants.

Le nom de l'auteur pèse parfois très lourd sur le traducteur (Zendehboudi, 2010 :25-41). Le traducteur qui veut traduire Jacques Derrida se dira : comment pourrais-je traduire ce grand philosophe ? (Zendehboudi, 2005) Une sorte de blocage psychique vient entraver le travail du traducteur. Justement, quand il choisit une œuvre d'un écrivain de grande renommée, il est inconsciemment poussé vers le mot à mot pour ne pas s'écarter de l'intention de l'auteur. Dans l'approche intentionnaliste l'auteur est omnipotent et omniprésent. Ce qui est dans le texte, ce sont les idées, la pensée et l'imagination de l'auteur. Le traducteur se dira : de quel droit pourrai-je les changer ? Je ferai de mon mieux pour connaître l'intention de l'auteur. Dans ce cas, découvrir l'intention de l'auteur deviendra l'objectif principal du traducteur. Naturellement, dans le deuxième cycle, la découverte de l'intention du traducteur dans l'emploi de tel mot ou tel autre constituera l'objectif du lecteur. Dans la traduction intentionnaliste l'importance est accordée à l'auteur, et dans le deuxième cycle, au traducteur. *A contrario*, dans la traduction anti-intentionnaliste, c'est le texte qui importe.



Il faut prendre en considération que le sens du texte dépasse largement l'intention de l'auteur et du traducteur et se place dans la trame des mots du texte. Nous considérons la fonction du traducteur égal à celle de l'auteur. Le traducteur doit prendre des décisions face à chaque verbe, chaque nom, chaque expression, chaque phrase etc. C'est chacun de ces choix qui crée la traduction. La traduction est le choix. Des choix au cas par cas. Perpétuellement. A part le traducteur, qui est le décideur ? Qui prend des dizaines de milliers de décisions et crée des phrases et le texte ? Nous ne parlons pas de la « recreation », mais de la « création ». La traduction n'est pas la recreation. Elle est la création même. Nous pensons que tous les problèmes de la traduction se résument en trois mots : création du texte.

Or, entre temps, les intentionnalistes donnent la possession absolue du texte à l'auteur. Ils ne laissent pas le soin de l'interprétation au lecteur. Ce à quoi le lecteur (le traducteur) a accès, c'est la compréhension de l'intention de l'auteur. Dans la théorie anti-intentionnaliste de la traduction, le traducteur ne cherche pas à dialoguer avec l'auteur. Il veut parler avec le texte et lui accorder un sens parmi quantité d'autres.

L'auteur fait vivre le texte. Il le crée. Puis il l'abandonne. Dans le premier cycle, le traducteur en tant que lecteur fait revivre le texte, mais lui aussi, l'abandonne. Tout comme l'auteur. Leur travail est du même genre. La création.

A la lumière de la théorie anti-intentionnaliste de la traduction, l'œuvre n'est pas considérée en tant qu'acte communicatif pour mettre en relation l'auteur et le lecteur, tandis que les intentionnalistes considèrent comme but de la traduction la transmission du sens d'une langue dans une autre. La théorie anti-intentionnaliste de la traduction ne considère pas comme essentielle la transmission du sens. Dans cette théorie, il n'y a pas un élément intitulé « transmission ». Ce qu'il y a, c'est la création. Création après création. Création du texte cible, après celle du texte source.

L'approche dominante en théorie et en pratique traduisantes est l'approche intentionnaliste, dans laquelle la transmission du sens compte avant tout. Dans cette transmission du sens, l'intention de l'auteur est essentielle et le sens du texte en dépend.

La théorie anti-intentionnaliste de la traduction envisage le texte indépendant de l'auteur et de son monde. Le texte, tout seul, contient tous les éléments nécessaires pour traduire. Même le nom de l'auteur et la date de la publication du texte n'ont aucun effet sur la création de la traduction par le traducteur et la lecture du texte cible dans le deuxième cycle de la traduction. Dans l'autre camp, les intentionnalistes pensent qu'on ne peut distinguer le texte de son environnement culturel.

Les ciblistes sont d'avis que le texte cible doit laisser le même effet sur les lecteurs du texte traduit que le texte source sur ses propres lecteurs (Ladmiral, 2007 :7-25). Mais la théorie anti-intentionnaliste rejette catégoriquement la création du même effet et confie tout au texte cible. Le traducteur crée le monde du texte cible qui englobe tous les éléments en lui-même.

Dans le deuxième cycle de la traduction le lecteur donne du sens au texte cible et ne cherche pas le même effet. De même, il fait la lecture du texte et non pas une sorte de magie qui, par l'alchimie du regard vers le texte, ferait apparaître d'un seul coup l'intention de l'auteur et celle du traducteur. Le texte est indépendant de toute intention.

Du point de vue de la théorie anti-intentionnaliste, il n'existe pas de sens préétabli que le traducteur ou l'auteur aurait conféré au texte et que le lecteur aurait à découvrir. Le sens est donné au texte source par le traducteur (en tant que lecteur) et part le lecteur au texte cible. Le lecteur ne doit pas, dans un processus psychocognitif, être à la recherche de la découverte l'intention du traducteur.

La mort du traducteur dont nous parlons a un certain nombre de points de convergences avec la mort de l'auteur de Barthes. Mais, la plus grande différence entre ces deux idées est que de l'auteur au texte et du texte au critique est décrit par Barthes et du texte source au traducteur, du traducteur au texte cible, et du texte cible au lecteur concerne notre théorie. Mais, cela ne va pas dans le sens de dire que nous ignorons l'auteur. Nous prenons en considération l'auteur pour le mettre de côté.

Nous mettons l'accent sur l'indépendance du texte. Indépendance de tout attachement extérieur. Imposé de l'extérieur. Le traducteur ne veut pas de vérité du texte. Comme s'il n'en avait qu'une seule. Il veut faire sa propre lecture, l'une des milliers d'autres possibles, d'un texte source qui n'est pas écrit pour lui. Le traducteur ne traduit pas le hors texte. Il ne veut pas accéder au monde extérieur entourant le texte. Barthes de dire : c'est la langue qui parle et non l'auteur. Et nous dirons : c'est le texte qui parle et non le traducteur. Le lecteur du texte cible, non plus, ne veut rien découvrir de l'extratextuel. Un texte écrit est bouclé à jamais et le sens est à donner à ses mots et non pas à l'auteur ou à l'intertexte.

Dans le processus traduisant, nous excluons l'auteur du texte source et le traducteur de la lecture des textes source et cible. Nous mettons le traducteur sous le même chapeau, parce que lui aussi est un écrivain et il ne faut point chercher son intention dans le texte cible quant au choix de tel ou tel autre mot. Le traducteur ne possède pas le sens du texte. Dès sa publication, il meurt. Il ne reste que le texte cible et son lecteur. Le traducteur, au lieu de chercher dans le texte source l'intention de l'auteur, pensera aux relations entre les éléments comme les mots, les phrases, les structures syntaxiques, les signifiés, les signifiants etc. Il ne veut pas connaître la biographie de l'auteur. Il ne voudra pas savoir quels autres livres il a écrits auparavant. Le paratexte sort du cycle de la traduction. Ce n'est que le texte qui reste.

Afin d'éclaircir notre théorie et l'exemplariser, nous la mettons face à face avec une autre théorie et y jetons, dans les limites imparties à cet article, un regard passager. L'une des théories traductologiques développée en Allemagne par Vermeer et Reiss, mais aussi Nord, est la théorie du skopos. Notre théorie se veut être « Antiskopos ». Elles sont deux pôles opposés qui essaient de décrire la traduction.

Selon Vermeer (2000) toute action vise un but ou un objectif. Il considère la traduction comme une action visant un but. La théorie du skopos est basée sur le but de la traduction qui détermine la manière de traduire et ses stratégies pragmatiques. Vermeer pense qu'avant le processus qui aboutit au « translatum » le traducteur a besoin du processus de négociation, selon lequel l'initiateur de la traduction fixe l'objectif de la traduction et ses conditions de réalisation, comme : l'honoraire, la date, etc.

Mais, il est à préciser que dans le monde réel de la traduction et de l'édition, les faits ne se déroulent pas ainsi. Comment peut-on imaginer que l'éditeur fixe les conditions de la traduction ? Le maximum qu'il puisse faire, c'est d'intervenir dans des faits qui ne concernent pas directement la pratique traduisante. L'initiateur peut bien proposer un livre au traducteur. Bien évidemment le traducteur est libre de l'accepter ou de le refuser selon ses propres critères. Il va sans dire que la date limite de remise du produit final est fixée dans le processus de négociation et l'éditeur et le traducteur se mettent d'accord sur une date précise. L'honoraire aussi est payé selon l'entente entre les deux partenaires et dépend du contrat.

La traduction offre aux membres d'une culture donnée, des informations qui sont fournies dans une autre langue-culture. Selon la théorie du skopos, le skopos de la traduction ne se constitue pas de façon fortuite, mais selon les attentes et les besoins du texte cible, dans lesquels l'initiateur joue un rôle déterminant. Mais, ces besoins et attentes ne sont pas toujours exprimés de façon expresse (Zendehboudi, 2015 : 44).

Mais, pour nous personne d'autre que le traducteur ne détermine les stratégies de la traduction. Le lieu privilégié de la fixation des stratégies de la traduction est les cours de l'université. L'enseignant, dans l'institution pédagogique, prescrit la façon de traduire et les stratégies à suivre. Il est inimaginable que quelqu'un d'autre prescrit au traducteur comment traduire. Il est à noter que selon la théorie du skopos le texte en soi peut avoir son propre skopos intérieur. L'éditeur peut renseigner le traducteur sur le lectorat éventuel, par exemple s'agit-il d'une œuvre pour la jeunesse, pour les lycéens, pour les étudiants ou le grand public ? Le livre est-il spécialisé ou vulgarisateur ? Etc.

Le point saillant dans l'approche de Vermeer est que selon lui le skopos du translatum peut être différent du skopos du texte source, puisque le texte source appartient à un environnement et contexte culturels différents par rapport au texte cible et ces deux textes ne partagent pas forcément les mêmes objectifs communicatifs (Zendehboudi, 2012 )

De même, la théorie anti-intentionnaliste de la traduction distingue les textes sources des textes cibles. Selon nous, l'intention du traducteur peut être différente de celle de l'auteur. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que le lecteur soit à la recherche de l'intention du traducteur tout comme le traducteur qui ne doit pas être en quête de l'intention de l'auteur.

Nous confrontons deux éléments. La théorie du skopos souligne le rôle de l'initiateur, mais nous mettons l'accent sur le texte cible. Ce qui fixe la méthode de traduire selon la théorie du skopos, n'est ni l'auteur du texte source, ni le traducteur, mais le texte cible même.

La théorie anti-intentionnaliste de la traduction refuse tout skopos pour la traduction, et comme il est mentionné *supra*, elle est antiskopos. Dans cette approche antiskopos, nous n'envisageons aucune fonction pour l'initiateur. Son rôle se résume dans la forme du produit final. Il n'a aucune implication dans la méthode de traduire.

Le traducteur aussi peut avoir, comme c'est le cas pour l'auteur, son propre style. Mais, dans la traduction de divers textes, chaque traducteur selon le genre du texte, selon le style de l'auteur, selon le sujet, selon les termes techniques et d'autres paramètres, traduira d'une façon particulière. A titre d'exemple, certains textes de Derrida sont d'une telle technicité philosophique qu'on pourrait les placer dans la catégorie de la « traduction pratique ». Mais, certains d'autres textes de cet auteur nous font penser aux textes littéraires.

Concernant les genres de traduction, nous proposons la typologie suivante : 1- traduction littéraire ; 2- traduction pratique ; 3- traduction sciences humaines ; 4- adaptation.

1-Nous appelons traduction littéraire la traduction de tous les genres littéraires: poésie, nouvelle, roman etc. Concernant le roman: la traduction des romans historiques, romans d'espionnage, romans d'aventure etc. fait partie de la traduction littéraire aussi.

2-La traduction pratique est la traduction des textes techniques, d'ingénierie et de sciences pures.

3-La traduction des sciences humaines est constituée par tous les textes des sciences humaines. Des textes des disciplines suivantes, entre autres, sont considérés comme la traduction des sciences humaines : histoire, droit, anthropologie, ethnologie, psychologie, sociologie etc.

4-Nous appelons le quatrième genre, l'adaptation. Cette sorte de traduction est généralement considérée comme traître. L'adaptation est une façon de traduire dans laquelle le traducteur n'a pas le souci d'ajouter ou de supprimer et de dépasser le texte. Un texte source de 150 pages aura par exemple 300 pages en traduction ou *vice versa*. Dans l'adaptation, plus que toute autre traduction, l'art d'écrire du traducteur apparaîtra.

L'exemple cité de la traduction de Jacques Derrida entérine les fondements de la théorie anti-intentionnaliste de la traduction. Nous estimons que la connaissance des éléments paratextuels, connaître l'histoire et les particularités du siècle dans lequel l'œuvre est écrite, connaître les autres textes d'un auteur, connaître sa biographie, les conditions culturelles et autres n'ont rien à voir avec la méthode du traduire. Le même auteur, de la même culture, du même pays, de la même langue, du même domaine (la philosophie) et d'autres particularités communes, écrit deux textes dont chacun demande sa propre façon de traduire. Dans cette situation, c'est le texte qui parle et qui dicte la manière d'être traduit. Le texte prend la main du traducteur et l'emmène où il désire. Dans la traduction de trois genres de poèmes de trois poètes différents (Baudelaire, Lamartine, Racine) ce qui forme la stratégie du traduire, c'est le texte. Figurons-nous un même poète, avec deux genres de poèmes différents (quatrain, sonnet). Pour les traduire, bien qu'ils appartiennent à la même langue-culture, à la même époque etc., ils exigent leur propre manière de traduction. Tout dépend du texte.

Pour Christiane Nord (1997) dès qu'il s'agit de produire un texte, la question qui se pose est de savoir quel était le but de l'auteur en écrivant ce texte, autrement dit, qu'est-ce qu'il souhaitait exprimer avec le texte.

Mais, nous ne disons pas qu'est-ce que le traducteur veut exprimer avec le texte ; notre question est : que qu'est-ce que le texte dit par l'intermédiaire du traducteur ? Ceci est un des fondements de notre théorie.

L'une des chaînes qui enferme le traducteur est le souci de la critique de la traduction. La critique de la traduction est en proie au désordre et, faute des critères scientifiques, se fait généralement selon le goût des critiques.

Dans beaucoup de cas, la critique de traduction dégénère en critique du traducteur. Conformément à notre théorie, le traducteur dès le début du processus traduisant doit tuer le critique imaginaire dans son esprit. Ce critique, qu'il soit fictif, qu'il soit réel,

doit être ignoré. Les critiques qui se permettent de mettre en question une traduction de quatre cent pages pour quelques fautes, dans beaucoup de cas sont incapables de traduire eux-mêmes dix pages du même livre.

La critique de la traduction est basée sur la comparaison, mais lorsque la nature d'un texte (texte cible) est indépendante d'un autre texte, leur comparaison n'aura plus de sens. Cela est surtout vrai pour la quatrième sorte de traduction (adaptation).

En adaptation le texte source est un prétexte. Prétexte pour la création. Tout comme un tableau dont l'objectif de création n'est pas la conformité parfaite avec le paysage naturel, mais de créer une œuvre d'art. L'adaptation parfaite est tout simplement garantie par la prise d'une simple photographie.

Le traducteur, dans un processus compliqué, tente de créer une œuvre d'art qui n'existait pas auparavant. Son œuvre prend la distance de deux éléments : 1- le texte source ; 2- l'intention de l'auteur.

Dans le tableau de la traduction, le premier paysage (le texte source) n'a aucune importance après la création de l'œuvre. Quel spectateur du tableau (le texte cible), en observant le tableau pensera au paysage d'origine ? Concernant la traduction aussi on peut affirmer : quel lecteur du texte cible en le lisant recherche la concordance entre le tableau de la traduction et le paysage naturel du texte source ? Un autre point non moins important : quel spectateur du tableau veut trouver ce qui se passait dans la tête du peintre lorsqu'il peignait ? Les questions peuvent aboutir à celle-ci : quel lecteur du texte cible a l'intention de comprendre ce qui se passe dans la tête du traducteur ?

Dans la critique des traductions le critique ne peut pas évaluer le texte cible à partir de sa conformité fidèle avec le texte source. Chaque critique doit envisager ce point que le texte cible est une œuvre d'art qui n'a nul besoin de conformité avec l'œuvre source qui est la nature du texte. Le spectateur de la nature se trouve devant



une œuvre et le spectateur du tableau devant une autre. Le lecteur du texte source est devant un texte et le lecteur du texte cible, devant un autre.

Puisque le traducteur ne peut s'assurer d'avoir accès à l'intention de l'auteur, le lecteur du texte cible non plus ne peut accéder à l'intention du traducteur. Même s'il y arrive, quelle garantie que le traducteur a bien saisi l'intention de l'auteur ?

La théorie du skopos dans sa généralité met l'accent sur un point non accessible. Pour nous, l'intention du traducteur est hors d'accès et y arriver non plus n'a aucun effet sur la pratique traduisante.

La théorie anti-intentionnaliste de la traduction distingue la nature des textes source et cible. Après la traduction il n'y a plus de texte source et nous considérons le texte cible comme un écrit dont la lecture n'a besoin de nul autre élément.

Le traducteur doit remplir un certain nombre de conditions. L'une de ces questions c'est d'être doué pour traduire. Comment peut-on imaginer que pour tout travail il faut être doué mais la traduction n'exige aucun talent ? Comment peut-on imaginer que pour être physicien, mathématicien, peintre, musicien, chanteur, écrivain, poète... il faut du talent, mais pour être traducteur, l'un des plus importants travaux intellectuels de l'histoire de l'humanité, le talent n'est pas une condition nécessaire ?

Les conditions les plus importantes de tout traducteur selon nous sont les suivantes :

- 1-Maîtrise de la langue source
- 2-Maîtrise de la langue cible
- 3-Le talent
- 4-Maîtrise du sujet
- 5-Maîtrise du domaine (la discipline académique qui la concerne)
- 6-L'expérience (nul besoin d'expliquer qu'elle est acquise au fur et à mesure)
- 7-Maîtrise des problèmes culturels évoqués dans le texte (ce n'est pas la même chose que le paratexte)

Un autre point à souligner c'est qu'on ne peut guère espérer qu'avec de vastes lectures on arrive à une bonne qualité en traduction. D'aucuns croient qu'il faut lire énormément dans la langue cible, des romans, des poèmes, des œuvres des grands auteurs classiques, pour bien maîtriser la langue maternelle et enrichir, de la sorte, son vocabulaire. Mais, il faut signaler que ces gens-là oublient facilement que la traduction diffère des examens des langues étrangères ! Dans ce genre d'examens on évalue le vocabulaire des apprenants et plus ce vocabulaire est riche, mieux l'apprenant réussira. Si d'aventure quelqu'un lit quantité de poèmes, plusieurs recueils, mais qu'il ne soit pas doué pour écrire de poèmes, il ne pourra jamais écrire un seul morceau de poème. Il y a des traducteurs qui prétendent avoir consacré trois ans de leur vie pour traduire un livre de deux cents pages. Peut-être considère-t-on cela pour la minutie et la précision de leur travail. Mais, nous pensons que si quelqu'un met un tel temps, voire beaucoup moins, pour la traduction d'un livre de deux cent pages, cette personne-là vaudrait mieux tenter sa chance ailleurs. Consacrer beaucoup de temps pour traduire ne garantira pas forcément la qualité de la traduction.

La théorie anti-intentionnaliste de la traduction est un nouveau discours traductologique qui tente de se présenter comme une théorie générale. Cette théorie est à même de dépasser le cadre traditionnel de Sourciers et Ciblistes et proposer un troisième angle. La théorie anti-intentionnaliste de la traduction insiste davantage sur le texte et accorde un rôle de moindre importance à l'auteur et au traducteur. Le texte est l'élément central de tout acte de traduction. La mort du traducteur confirme la prédominance du texte et le rejet de l'intention du traducteur. Le sens du texte cible n'est pas à rechercher dans l'intention du traducteur, il dépend tout simplement du texte. Son interprétation revient au lecteur qui se contentera du texte final (le traduit). Pour terminer, il faut dire que la théorie anti-intentionnaliste de la traduction aborde la traduction comme un acte non communicatif visant à créer un texte

indépendant de tout autre texte, de tout contexte, de tout paratexte et de tout extratexte.

### Références :

DJAMCHIDI, Esmael (2003) : *Visite à Zabihollah Mansouri*, Téhéran : Zarrine.

LADMIRAL, Jean-René (2014) : *Sourcier ou cibliste*, Paris : Les Belles Lettres (coll. Traductologiques).

LADMIRAL, Jean-René (2007) : « Sourciers et ciblistes revisités », in *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible. Actes du colloque de Mons (27-28 octobre 2006)*, éd. Nadia D'Amelio, Mons : CIPA, 2007, p. 7-25.

LADMIRAL, Jean-René (1999) : « Sur la philosophie de la culture impensée de la traduction », in *Parcours, passages et paradoxes de l'interculturel*, éd. Remi Hess et Christoph Wulf, Paris : Anthropos, (coll. « Exploration interculturelle et science sociale »), p. 141-164.

LADMIRAL, Jean-René, LIPIANSKY, Edmond Marc (1995) : *La communication interculturelle*, Paris : Armand Colin.

LADMIRAL, Jean-René, (1989) : « Pour une philosophie de la traduction », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 94<sup>e</sup> année/n°1, janvier-mars 1989, p. 5-22.

NORD, Christiane, (1997): *Translating as a purposeful activity : functionalist approaches explained*, Manchester : St. Jerome publishing.

VERMEER, Hans, (2000): *Skopos and commission translational action*, edited by Laurence Venuti, London: Routledge.

ZENDEHBOUDI, Mehran (2015) : *Approches en traductologie*, Mashhad : Mohaqeq.

ZENDEHBOUDI, Mehran (2012) : « Skopos theory in translation studies, in *Translation Studies*, vol. 9, n° 36.

ZENDEHBOUDI, Mehran (2010): « Psycho-analysis discourse in translation or psychoanalytic translation, in *Language and Translation Studies*, vol 42, n° 2, Fall 2010, p. 25-41.

ZENDEHBOUDI, Mehran (2005) : « Translation in Jacques Derrida's philosophical discourse, in *Translation Studies*, vol. 3, n° 11.